Samedi 10 Février, 1872. N°13. 15 centimes le Numéro.

ABONNEMENT

Six mois. . . . . 4 fr.
Un an . . . . 8 fr.

LE JOURNAL DES AUTOGRAPHES

BUREAUX :
16, rue du Croissant, 16
RÉDACTEUR :
JEAN HIPPOLYTE

L'ART DE JUGER LES HOMMES PAR LEUR ÉCRITURE

Feuille hebdomadaire consacrée aux curieuses révélations de la Graphologie

LA GRAPHOLOGIE EST AUX MOUVEMENTS SECRETS DE L'AME CE QUE LA PHOTOGRAPHIE EST AUX TRAITS DU VISAGE.

Tout abonné à un an recevra franco le diagnostic de son caractère sur sa demande, par lettre affranchie d'environ dix lignes de son écriture naturelle, ni trop appliquée, ni trop négligée.

LES RÉPONSES SERONT FAITES PAR ORDRE DE NUMÉRO.

SOMMAIRE

SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO.

Iʳᵉ PARTIE.

LES HOMMES DU MONDE RELIGIEUX.

LE CARDINAL DONNET.

Nous avons deux grands moyens de confrontation pour établir la vérité de la méthode graphologique, aussi rationnels l'un que l'autre.

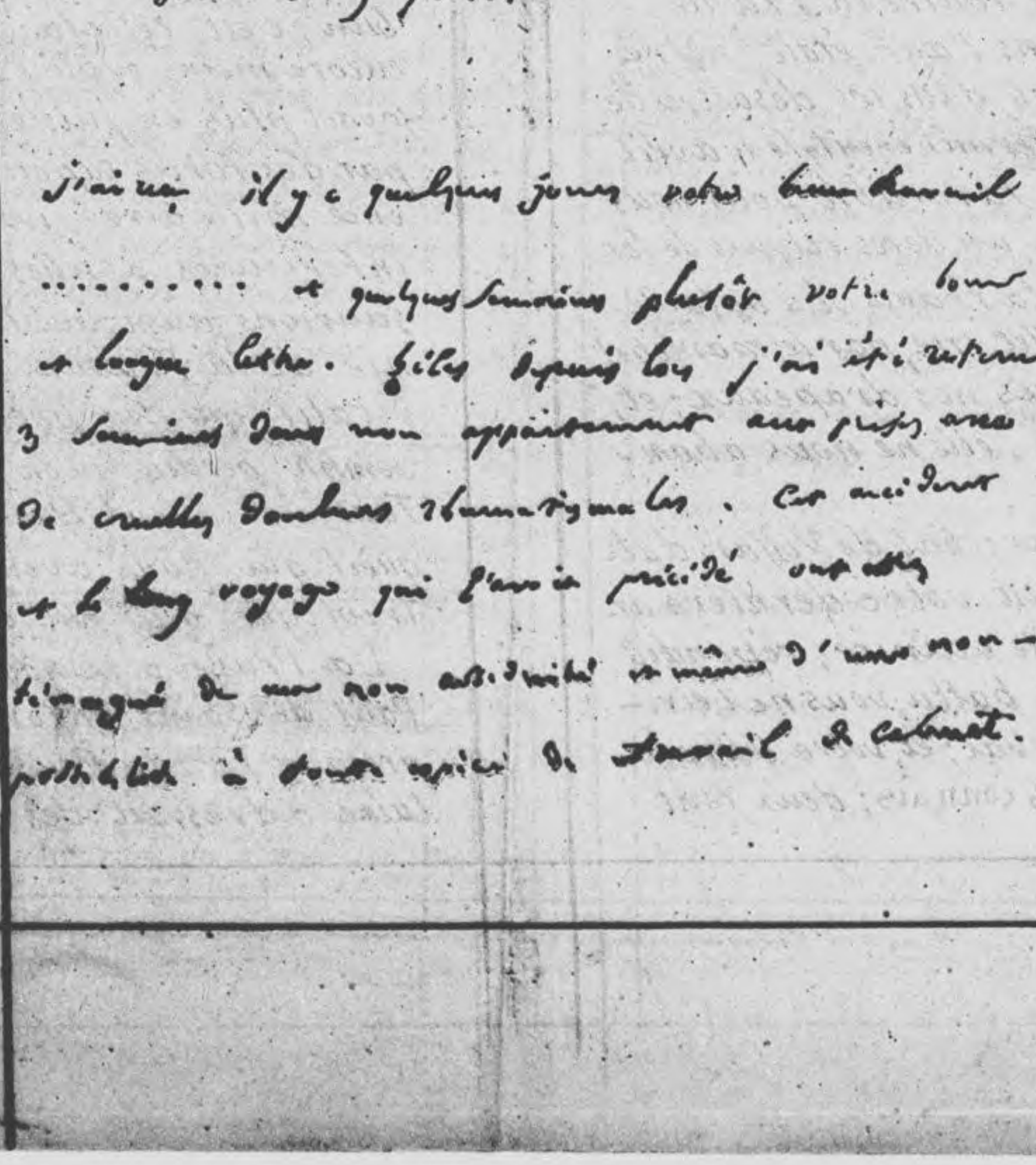
Tantôt une personne qui habite le Pas-de-Calais ou les Hautes-Alpes, nous adresse son écriture. Nous apprenons pour la première fois son existence et son nom. Il y a donc certitude absolue que nous allons opérer là sur une nature que nous avons la prétention de connaître intimement, sans avoir rien d'elle que son écriture.

Quand l'homme a reçu le portrait graphologique qui a été fait de son caractère sur son écriture, et qu'il nous répond : *Votre diagnostic est d'une exactitude parfaite*, la preuve tirée de cette individualité, comme de vingt autres qui font invariablement la même réponse, sans s'être jamais ni vues ni concertées, ne peut plus être contestée de personne, sans parti pris. C'est alors une véritable démonstration. Nous avons procédé des signes graphologiques bien connus sur une nature bien inconnue. L'application s'est trouvée d'une rigoureuse justesse. Donc la méthode est vraie.

Tantôt nous suivons la méthode opposée. Nous prenons des natures, soit historiques, comme Talleyrand, soit contemporaines, comme le cardinal Donnet, qui nous sont parfaitement connues. Et alors étant donnés ces caractères bien tranchés, aux facultés, aux aptitudes, aux instincts bien nettement définis, nous nous demandons si les signes graphologiques indiqués par l'écriture viennent rigoureusement correspondre à ce que nous savons de ces personnalités. Si cette correspondance se trouve d'une complète exactitude, nous avons une seconde démonstration de la valeur de notre méthode.



LE CARDINAL DONNET.



Bor le 9 7.bre 1846.

J'ai reçu il y a quelques jours votre [illegible]
.... et quelques semaines plutôt votre bonne
et longue lettre. Hélas depuis lors j'ai été retenu
3 semaines dans mon appartement aux prises avec
de cruelles douleurs rhumatismales. Cet accident
et le long voyage qui l'avait précédé ont été
témoigné de mon non activité et même d'une non-
[illegible] à toute espèce de travail de cabinet.

Nous prions nos lecteurs de prendre note de ces deux faits que nous relatons ici, parce que nous ne voudrions pas les reproduire sans cesse, et qu'ils doivent cependant revenir souvent à leur pensée. Ils constituent tout notre procédé de vulgarisation de la science nouvelle.

Aujourd'hui, c'est le cardinal Donnet qui va nous offrir son écriture si caractéristique, aux signes graphologiques si marqués.

Nous dirons d'abord ce qui est su de l'éminent personnage par ceux qui le connaissent dans l'intimité, et nous verrons ensuite si les signes types indiqués dans son écriture par la science du graphologiste, viennent répéter exactement ce que nous aurons dit préalablement de l'homme, au point de vue intelligent, sensible et libre.

Celui que je me plais à appeler « le bon cardinal » né en 1795, dans le siècle dernier, a été pourtant un peu un homme de son temps et de son pays. J'ai souvent entendu sortir de sa bouche, cette parole remarquable qui, bien comprise et bien appliquée, aurait une portée immense, que « L'Église ne demande aux pouvoirs terrestres que la liberté du passage ».

Prêtre en 1819, il arrivait au moment du grand développement intellectuel des esprits en France. Après deux années passées dans la maison des hautes études fondée à Lyon par

voilà une circonstance un peu embarrassante.

Je la livre à vos réflexions. l'arrivée de Pie IX au souverain pontificat ; ses idées larges, ses projets de réforme, son énergie pourraient former le sujet d'un beau chapitre. . . . .

. . . . .

Vous savez que nous comptons sur vous pour le

. . . .

votre très-humble et tout dévoué

Donnet

le cardinal Fesch, il se livra avec succès aux travaux de la prédication, ce qui le fit remarquer. Il était en 1827, curé de Villefranche (Rhône).

Quelques années après (1835), il était nommé coadjuteur de Nancy, poste très difficile, le digne mais impétueux M. de Janson ayant été obligé de quitter son évêché pour des raisons politiques. Le coadjuteur, qui n'était pas lyonnais pour rien, c'est-à-dire qui était habile, se fit remarquer par cette habileté même, et un an après, par l'un de ces bonds qui attestent une éclatante fortune, il devenait, sans autre apprentissage de la vie si rude et si difficile de l'épiscopat, le successeur, à Bordeaux, du cardinal de Cheverus, l'une des mémoires les plus saintes et les plus pures de l'Eglise contemporaine.

C'était un plus grand labeur encore de remplacer M. de Cheverus que de servir d'*alter ego* à M. de Janson. Les commencements furent pénibles. A force de douceur, de persévérance, de patience, ce qui est la vertu des forts, malgré quelques quolibets gascons de ces spirituels bordelais dont il faut toujours conquérir le cœur, le nouvel archevêque se trouva à la hauteur de sa situation splendide, si bien qu'en 1852, on habillait de rouge l'ancien curé de Villefranche, cet homme qui avait si bien su mener son char.

Or, on ne fera jamais croire, si ce n'est aux naïfs, qu'une si brillante carrière ait été si rapidement remplie sans cet excitant énergique que la langue appelle l'ambition, sans une diplomatie d'instinct et de plus très exercée, sans une finesse de premier ordre, sans un coup d'œil puissant qui voit les obstacles, qui les mesure et apprend à les franchir.

On sait de plus que, dans cette longue carrière, l'homme a été doux et bon, que son clergé, au lieu de trouver en lui un despote, a trouvé un ami, qu'il n'a jamais vengé une injure, qu'au milieu d'une époque où les idées religieuses étaient peu au mouvement, il ne s'est pas trop abandonné, durant de longues années, au recul qui nous emporte.

On sait encore que c'est une nature très ordonnée, très économe.

On sait enfin que c'est un homme de volonté forte, cachant cette force sous la suavité des formes, selon sa devise, bien réalisée durant son épiscopat, *Ad Finem Fortiter, omnia suaviter.*

Tels sont les faits. Voyons maintenant l'écriture, et écoutons les révélations de la Graphologie sur cet homme perpétuellement heureux, et qui pourrait monter plus haut encore.

1º. Le signe type de l'intuition, si frappant dans l'écriture de Talleyrand, le roi des habiles, est très marqué (*Voyez les lettres juxta-posées, par exemple* v-o-y-a-g-e) Nous avons donc l'homme de la pénétration, du coup-d'œil ; la science dit le coup d'œil très fortement accentué.

2º. Les lignes sont ascendantes : c'est le signe type de l'ambition, de l'activité, de l'entrain, du *désir ardent d'arriver* : c'est l'écriture de la *bonne chance*. Et dans cet homme, quelle ardeur ! quelle vie absorbée ! quelle chance perpétuelle !

Voici une histoire qu'il raconte souvent avec une charmante simplicité.

Il lui avait été prédit qu'il serait un jour pape. Et, un beau matin, il tombe dans un état de catalepsie foudroyante. Le

BIBLIOGRAPHIE

BARBARES ET BANDITS, *PAR M. PAUL DE SAINT-VICTOR.*

Personne n'ignore que le royaume de Prusse est de date récente. En 1695, c'était un petit duché que l'empereur d'Autriche refusait de séculariser, et dont, en 1700, il faisait un royaume après que Frédéric I, électeur de Brandebourg et fils de Frédéric-Guillaume le grand, eût promis de combattre avec lui contre la France.

Ainsi cette puissance encore dans l'œuf était notre ennemie. Elle pesa, pour sa part, dans ces désastres de la guerre de succession qui se terminèrent, le 11 avril 1712, par la paix d'Utrecht plus favorable pour nous qu'on n'aurait pu l'espérer, grâce à un de ces retours de fortune qui ont tant de fois sauvé la France. La bataille de Denain, gagnée au mois de juillet 1712, par le maréchal de Villars, ramena la victoire sous nos drapeaux ; et, pendant le reste de la campagne, elle ne nous abandonna plus.

Louis XIV avait ordonné au maréchal de Villars d'attaquer l'ennemi — Mais, Sire, c'est votre dernière armée — Je ne vous demande pas de vaincre, répondit le roi, mais d'attaquer. Si vous êtes battu, vous ne l'écrirez qu'à moi. Je monterai à cheval ; et, votre lettre à la main, je traverserai Paris. Je les connais ; deux cent mille hommes me suivront, et j'irai m'ensevelir avec eux sous les ruines de la monarchie.

On avait conseillé au vieux roi d'aller se réfugier derrière la Loire. Mais il connaissait la France et Paris, et il refusa.

Il est, à présent, reçu que les Français ne savent pas la géographie. On nous l'a assez répété, depuis dix-huit mois ; et, hélas ! nous n'avons pas pu nous inscrire en faux contre cette assertion. Je crois même qu'on pourrait ajouter que nous ne connaissons pas beaucoup plus l'histoire de notre pays, surtout celle de ses revers. Eh bien, c'est celle-là, certes, qu'il ne faudrait pas ignorer, encore moins oublier. On verrait alors, ce que personne ne savait plus, en juillet 1870, que nous pouvons être écrasés par des forces supérieures aux nôtres, et que notre science militaire, notre discipline peuvent se trouver inférieures à celles de nos adversaires ; mais nous saurions aussi qu'il ne faut jamais désespérer du génie de la France. Il y a, en elle, une telle puissance de vitalité, que c'est presque toujours, au moment où tout semble perdu, qu'on est le plus près de pouvoir s'écrier : Tout est sauvé ! Pour cela, il nous faudrait chasser l'orgueil qui nous aveugle, et avoir un peu de cette foi patriotique qui, elle aussi, soulève les montagnes.

La Prusse a grandi rapidement ; et dans son livre, M. Paul de Saint Victor fait une curieuse étude sur le fils du premier roi de Prusse, père de ce Frédéric II auquel Voltaire adressait des félicitations après la fatale batail-

suaire lui est jeté sur le visage; on prépare son cercueil. Mais il a toute sa tête, toute sa raison. Il commence à croire que sa papauté est bien compromise, et qu'il y a mille chances contre une qu'il va être enterré vivant. Pas un des détails funèbres ne lui échappe. C'est horrible! Les suppliciés avant l'heure fatale, ne passent pas des moments plus affreux. Eh bien! Un ami arrive; il doute. Il s'obstine, on ne sait sur quelle raison, à soutenir que M. Donnet n'est pas mort. On l'écoute, et l'on arrête les tristes apprêts. En effet, bientôt le mort ressuscite, pour être évêque, archevêque et cardinal. La graphologie trouve, dans son écriture, de la chance. En voilà une, j'espère!

Après ce premier miracle, il ne reste plus qu'à attendre le second, la triple tiare qui infailliblement l'un de ces jours tombera sur la tête blanche du cardinal, enfant gâté de la fortune, à moins toutefois que, par un malencontreux brisement de la ligne du sort, une concurrence redoutable ne donnât au monde catholique, pour pontife suprême, l'illustre M. Louis Veuillot, que, malgré sa modestie si connue et si profonde, on ferait prêtre et évêque, le même jour, comme on le fit de Saint Ambroise.

3°. La ligne serpentine de l'écriture dit les grandes *aptitudes diplomatiques*. On sait l'habileté du cardinal. Ce fut lui qui négocia, dans le temps, les fameux mariages espagnols; ce qui lui permit de répéter le mot historique: *Il n'y a plus de Pyrénées*.

4°. Les mots gladiolés disent la *grande finesse*. Et il est fin!

5°. les mots à demi écrits indiquent l'*impénétralité*. Et qui jamais a pu croire qu'il savait la pensée vraie du cardinal?

6°. Les courbes molles disent la *douceur*. Il supporte sans une apparence d'aigreur, les petites gauloiseries qu'on écrit à son adresse. Il ne fit que rire de la malice d'un poète bordelais qui, le lendemain des adieux de Lacordaire dans la cathédrale de Bordeaux, reproduisait ainsi la fin de l'allocution du cardinal en réponse au grand orateur:

« Et croyez-moi j'aurai toujours, mes très chers frères,
Patati patata, quoi qu'il puisse advenir,
Un bras pour vous aimer, un cœur pour vous bénir. »

7°. Les crochets aigus des *t* minuscules disent la volonté persévérante et forte. Le cardinal, tout doux qu'il est, est énergique à ses heures. Témoin la rude leçon faite par lui à M. l'évêque de Tulle, un jour de bénédiction d'église en Périgord, et le courage avec lequel, au concile de La Rochelle, il menaça les vénérables Pères de lever la séance si, une seconde fois, se présentait la motion d'infliger une flétrissure à la mémoire de Bossuet.

8°. enfin, le signe type de la possessivité se voit aux finales. En effet le cardinal est très économe. Longtemps, les marchands de vin de Bordeaux lui ont fait un gros crime de bien placer, chez les riches curés et chez ses collègues de l'épiscopat, le vin de sa maison de campagne, prétendant que c'était une concurrence à leur commerce. Le cardinal savait ces murmures, en riait sous cape, et continuait, comme toujours, à bien vendre ses vins. Tout n'est pas rose dans le métier d'archevêque viticulteur.

On le voit donc, cette personnalité si marquante se trouve photographiée dans son écriture. Si, au lieu d'être l'homme si connu, et dont, en particulier, l'amitié m'est si honorable, M. le cardinal était quelque honnête curé, fort obscur, du Bordelais ou du Rouergue, les signes types de cette écriture m'eussent fait dire exactement de cet inconnu ce que j'ai dit de l'illustre archevêque de Bordeaux.

J'ai même oublié un signe type d'une grande valeur, la bonne et franche simplicité de caractère. Nulle prétention vaniteuse dans cet homme qui est prince de l'Eglise et dont la poitrine est couverte de crachats, de belles croix, en sa qualité de commandeur de la légion d'honneur, de grand-croix de l'ordre de Charles III d'Espagne. Que de préfets de Bordeaux ont jalousé ses crachats! Que de généraux de la division voudraient sa croix de commandeur! Que de curés envient sa croix d'archevêque! Lui ne met cela que pour aller se faire photographier chez Pierre Petit. C'est l'homme le moins poseur du monde.

IIe PARTIE.
LES HOMMES DU MONDE ARTISTIQUE.

G. COURBET

Si je ne savais pas que cette lettre est de Courbet, et qu'elle me fût montrée au hazard, je ne manquerais pas de m'écrier en la voyant: Oh! la belle vocation pour ne pas être artiste!

En effet, rien, dans ces lettres pâteuses et pansues, d'une complète vulgarité, n'indique les aptitudes de l'art. Tout y est lourd, matériel, rien qui dise le *mens divinior*, rien qui montre un petit bout d'aile de ce génie s'élevant, comme l'aigle ou la douce colombe, au-dessus de la fange

le de Rosbach. Non seulement le poète prodiguait tout l'encens de ses flatteries au vainqueur, mais encore il raillait et insultait la nation vaincue; et cette nation c'était la France!

Frédéric Guillaume Ier est, pour M. de Saint-Victor, le type de tous les rois de Prusse, « celui d'un caporal à couronne, martial et brutal, rigide et cupide, qui récite un psaume, va à la parade, fait manœuvrer ses soldats comme des automates et les roue de coups de canne. » Frédéric II recouvre ce type de « génie et d'héroïsme » mais sans pouvoir l'effacer. Guillaume revit en partie dans Guillaume Ier « avec son caporalisme farouche, sa bigotterie cruelle, sa barbarie de Vandale. Il y a ressemblance entre ces deux têtes de soudard.... Etudier l'une c'est comprendre l'autre; l'ancêtre explique l'arrière-petit-fils. »

Le père du gros Guillaume, Frédéric Ier devenu roi par la grâce de l'empereur d'Allemagne ne songea qu'à imiter les splendeurs de Versailles. Il se fit la caricature de Louis XIV. Ce n'étaient que bals, festins, cérémonies; et l'étiquette surtout n'était pas oubliée. « On ne l'abordait qu'en baisant le pan de son justaucorps; on tirait le canon, pendant ses repas, chaque fois qu'il buvait. »

Le gros Guillaume régna d'une toute autre manière. Ce fut un Harpagon couronné; et M. de Saint-Victor nous raconte de plaisantes choses sur son avarice.

« Il menait son palais comme une maison d'usurier, coupant les vivres, rondant sur un œuf.... Ses fils et ses filles sortaient affamés de sa table parcimonieuse et nauséabonde. On y mangeait des choux aigres et du pain rassis. « Guillaume avait défendu à son cuisinier, sous peine de la hart, d'ajouter le moindre supplément au menu de chaque jour; et cet ordre écrit se terminait par ces mots: On se conformera à cette ordonnance encore après ma mort. Avare posthume, il voulait infliger à sa famille des jeûnes d'outre-tombe. — Un jour que, selon son habitude, il sommeillait pesamment au coin du feu, après son dîner, il se réveilla en sursaut pour demander à la reine: Sophie, quel est le prix des œufs? La pauvre reine prise à l'improviste, avoua humblement qu'elle n'en savait rien. Sur quoi, Guillaume, entrant en fureur, lui dit qu'après sa mort « elle périrait sur un fumier. » Puis il fit monter les filles de cuisine, les questionna, sou par sou, sur les dépenses du ménage, et leur ordonna de balayer l'appartement devant lui « afin, dit-il, que la reine apprît comment cela se faisait. »

Je voudrais bien savoir si le roi Guillaume, le nouvel empereur d'Allemagne, pousse jusque là l'imitation des vertus domestiques de son ayeul, et si sa chère Augusta est soumise à l'enseignement obligatoire du balayage.

E. DE VARS

(La suite au prochain numéro)

JOURNAL DES AUTOGRAPHES

terrestre.

Cependant je me trompe, il y a un signe de valeur intellectuelle. Courbet écrit sa signature noblement, royalement: *G. Courbet*, comme un des rois de l'art qui sent sa dignité. Et de plus, dans toutes ses lignes, n'apparaît pas une seule fois le signe type accusateur de la prétention vaniteuse. Voilà un contraste, s'il en fut jamais.

[illegible] cher [illegible]

Allez [illegible] chez le commissaire du quartier de la rue [illegible] et transportez vous chez le marchand [illegible] vous rentrerez dans la propriété de votre portrait [illegible] cette lettre si vous [illegible]. Si ça ne peut se faire comme cela veuillez dire à mr le commissaire de faire saisir [illegible], en attendant que je retrouve le voleur.

[illegible] je suis dans la [illegible] Bandy.

J'ai renvoyé à chacun la peinture qu'on m'avait prêté je vous ai renvoyé votre portrait dans un cadre neuf en attendant que j'ai fait [illegible] le votre [illegible] chez vous chercher le portrait pour lui mettre son cadre qui est chez moi, [illegible] de votre maison [illegible] portraits, nous avons [illegible] jours, [illegible] mon compère [illegible] à le chercher. or [illegible] nous sommes [illegible] pour [illegible] que [illegible] autre.

Maintenant il faut [illegible] passe [illegible] le marchand [illegible] mr le commissaire [illegible] mon [illegible] ainsi mes rideaux en caoutchouc de la poste

De mon exposition je n'ai jamais pu m'opposer à ce vol il est vrai qu'il [illegible] est d'un [illegible] coupable

Si mr le commissaire pouvait aussi dire un mot pour mes rideaux ça me ferait plaisir ils me coûtent 480 ~~tout avons~~

G. Courbet

C'est une nature très impressionnable, toute de sensation. Vous y chercheriez vainement quelques unes de ces intuitions qui font rarement défaut aux artistes. Courbet est un pur déductif, qui trace péniblement son sillon, avec quelques idées d'imitation et d'assimilation qu'il traduit comme il peut. Par intention, il est original; et c'est un copiste sans le savoir.

Mais son écriture anguleuse dit une grande ténacité: rien ne le rebute, et tout son génie, quelque peu qu'il en ait, est une immense obstination.

Le malheureux est sous la loi cruelle de la fatalité. Son écriture horriblement descendante lui prédit, dès 1868, les humiliations qui suivront les éphémères et tristes gloires de 1871.

C'est un esprit de petites ruses, ce que, dans certaines contrées de la France, on appelle ruses de paysan. Ses mots sont fréquemment gladiolés. Mais ce n'est qu'un rusé, et ce n'est pas un habile. Il est, pour cela, trop ardent, trop impétueux; il a des lettres fulgurantes. Ce rusé a quelquefois des franchises qui le perdent, de même qu'il y a en lui une vulgarité intellectuelle que toute sa patience vigoureuse a de la peine à vaincre.

Pauvre talent, destinée fatale, une de ces bizarreries d'une époque affaissée et sortant avec une rapidité vertigineuse des voies de la grandeur.

Privé d'intuition, obstiné et logicien, rien ne l'a détourné de son ambition d'être quelque chose. Au lieu de l'envoyer en prison, on pouvait le fusiller devant un poteau à Satory. Il se fût dit, tout bas: C'est égal, j'aurai été quelque chose, pendant quelques jours!

CONFÉRENCES SUR LA GRAPHOLOGIE PAR M. MICHON.

La conférence du dimanche, 18 Février, traitera de l'écriture des déductifs, les esprits logiciens.

Salle du boulevard des capucines, 39. à 8 h. ½ du soir.

Nous invitons nos abonnés à nous envoyer de préférence des mandats sur la poste. C'est la voie la plus sûre. Les timbres-poste tentent la cupidité.

Nous n'avons qu'une seule réponse à faire aux réclamations qui nous arrivent sur les inexactitudes du service de notre journal par la poste. Le service de notre abonnement se fait, chaque vendredi, avec une attention scrupuleuse. Il faut donc réclamer aux différents bureaux; et, en cas de nouvelle interruption dans l'envoi, se plaindre à M. le directeur général des postes, à Paris. Beaucoup de nos numéros ne sont pas arrivés, notamment dans le dépt. de l'Eure.

JEAN HIPPOLYTE.

Le gérant, Barthélemy Michon.

PARIS, IMP. GRANDREMY, 28, Quai de la Rapée.